

Elle avait pris M. Bernard par la tête, l'enlaçant de ses bras, le pressant de ses prières, et versant, dans cet instant de sincère confiance, tout le trop-plein de son cœur. Mais le père était resté sérieux, et, après un assez long silence, il avait laissé tomber ses paroles :

—As-tu bien pensé à ce que tu faisais, imprudente enfant, en choisissant un militaire ?

—Ah ! papa, est-ce que j'ai choisi ? D'abord, le soir du bal, il n'était pas en uniforme !... Et puis, vois-tu, il s'est emparé de moi, en une seconde !... Si tu savais ?... C'a été le coup de foudre !

Mais M. Bernard ne savait pas. Il avait aimé tranquillement sa femme, après le mariage, beaucoup plus qu'avant, et le coup de foudre lui était totalement inconnu. Il regarda, avec stupeur, cette enfant de dix-huit ans, qui avait grandi dans le milieu le plus prude et le plus bourgeois, sans qu'on la menât au théâtre, sans qu'on lui laissât lire de romans, et qui, subitement, dévoilait un cœur passionné et une imagination ardente. Où avait-elle bien pu les prendre ? Est-ce donc Mme Bernard qui, dans les mystérieuses profondeurs de sa nature féminine, recélait ces ferments, et les avait transmis à son héritière ? Car pour lui...

En père prudent, il jeta l'eau glacée des raisonnements sur l'incendie d'Aline.

—Tu es une bonne petite fille de ne m'avoir rien caché, mais tu es une grande folle de t'être laissée aller à commettre tant d'inconséquences... Comment ! Ce garçon, que tu ne connais ni d'Eve ni d'Adam, tu causes avec lui, par-dessus le mur ?... Et quand on pense que je n'ai pas voulu te mettre en pension, que je t'ai gardée à la maison, pour que tu sois bien élevée ! Joli résultat !

—Oh ! papa ! j'ai eu tort, je le sais, mais c'était plus fort que moi !

Elle avait les larmes aux yeux ; ses mains se joignaient, suppliantes. Pourtant, dans un tout petit coin de ses lèvres, l'espérance souriait déjà.

M. Bernard n'était pas habitué à faire pleurer sa fille. Il la prit dans ses bras, la consola, lui fit presque des excuses, mais demeura ferme dans sa raison paternelle :

—Plus d'entrevue, pas de signaux ; une réserve absolue, jusqu'à plus ample informé. Tu me le jures ?

—Oh ! oui, papa !

Dès le lendemain, M. Bernard se mit en campagne, à la sourdine, pour recueillir des renseignements sur la famille, la fortune, la moralité et l'avenir du capitaine, puisque capitaine il y avait.

Au bout de huit jours, il prit un matin sa fille à part, et, l'air très soucieux :

—Je sais ce que je voulais apprendre. Le capitaine Roger a encore sa mère. Mme Dartenay, très bonne bourgeoisie, le père a été magistrat ; trente mille francs de rentes, appartement boulevard Bonne-Nouvelle ; superbe avenir militaire. Le phénix des gendres, s'il n'était pas soldat. Impossible de l'évincer ! Mon Dieu ! que dira tante Ursule ?

Aline n'entra pas dans la discussion : elle sauta au cou de son père, l'embrassa, comme jamais le brave homme n'avait été embrassé de sa vie, et le jeta dans un océan de réflexions tremblantes sur les dévorants effets que l'amour peut produire dans le cœur d'une jeune fille.

La semaine suivante, le capitaine Roger trouva l'occasion de se faire présenter à M. Bernard. Il se montra doux, simple et modeste, plut énormément au père d'Aline, qui, après avoir hésité beaucoup, lui demanda

brusquement si, par hasard, il ne se sentirait pas enclin à donner sa démission.

Le capitaine se récria : il adorait sa profession ; il n'en concevait pas de plus belle. A vingt-huit ans, se résignerait-il à l'oisiveté ? M. Bernard n'osa pas le lui conseiller. Il fut décidé que, tout paraissant à souhait pour le bonheur des jeunes gens, communication de leurs sentiments serait faite à tante Ursule.

II

Et, par ce jour, tandis que la grave conférence avait lieu, Aline continuait à couper des fleurs, en caressant, au fond de sa pensée, un rêve heureux, dans lequel, souriant, figurait un capitaine.

Comme si celui auquel la jeune fille pensait eût été invinciblement évoqué par elle, un képi galonné apparut par-dessus le mur du jardin, le pas d'un cheval résonna dans la ruelle, un clair hennissement de bienvenue se fit entendre. Résistant au désir de s'élancer, de courir, pour arriver plus vite auprès de celui qu'elle aimait, avec l'allure posée d'une promenade indifférente, Aline se dirigea vers le kiosque, gravit les six marches et, sous l'œil complaisant des Chinois peints sur la muraille, elle ouvrit la fenêtre. Au bas, le capitaine Roger, tête nue, attendait.

Aline regarda un instant la belle figure bronzée du jeune homme, ses yeux bleus et ses moustaches blondes ; puis poussant un cri d'effroi :

—Remettez vite votre képi... Mon Dieu ! à quoi pensais-je ? Il n'y a pas apparence d'ombre dans cet impasse. Vous allez attraper un coup de soleil...

Mais le capitaine avait attrapé bien mieux : c'était la blanche main de la jeune fille, et il la baisait, doucement, avec une respectueuse tendresse.

—Vous ne resterez qu'une toute petite minute, dit Aline... Mais je suis contente de vous voir. Vous ne pouvez vous figurer mon agitation. Depuis le déjeuner, je ne tiens plus en place... Papa doit parler en ce moment à tante Ursule... Ils sont enfermés avec maman, là, au rez-de-chaussée... Mon Dieu ! que peuvent-ils se dire ? Leur conversation n'en finit pas. Pourvu que tante ne fasse trop de sérieuses difficultés !...

—Quelles qu'elles soient, nous les vaincrons !...

—Vous parlez comme un soldat.

—Je parle comme un amoureux.

—S'il fallait attendre pour obtenir ma main ?

—J'attendrais.

—Longtemps ?

—Toujours !

Aline agita la tête et, avec une malicieuse gaieté :

—Alors, quand nous nous marierons, peut-être serez-vous général ?

—M'en aimerez-vous moins ?

—Non ! mais je préférerais vous épouser capitaine !

Ils se sourirent, oubliant déjà des soucis de l'heure présente, sûrs de leur mutuelle affection, et forts de leur jeunesse épanouie.

Aline avait retiré sa main. Penchée sur le rebord de l'étroite fenêtre, elle restait silencieuse, un peu étourdie par le parfum des fleurs, et éprouvant une lassitude exquise de tout son être. Au fond de cette ruelle détournée et silencieuse, faite de hauts murs entourant des potagers, ils étaient comme dans un désert, et pouvaient se croire seuls au monde. Et, sans paroles, les yeux dans les yeux, l'un près de l'autre, ils étaient heureux.